

Adrien Klajnman

La voix n'est pas confinée

L'analyste en mode phorique

Il est bien tôt pour conclure, donc point encore de hâte. Passé la sidération devant l'épidémie, le temps est à l'action, au soin, au souci industriel. Mais on agit aussi en mobilisant la parole, n'est-ce pas ? Il est donc déjà temps de l'ouvrir. Et de faire entendre sa voix. Comme chaque patient le tente dans sa cure nouvelle mouture, par Smartphone.

Certains ont pris très tôt la plume. Pierre Delion par exemple, dans un texte intitulé « Le moment Tosquelles ¹ ». Il a dégainé très vite et c'est déjà bien virulent. Sommes-nous, comme il le laisse entendre, à un moment tournant dans la « guerre » entre les résistants « psy » et les gestionnaires aujourd'hui débordés ? Espérons-le... même si l'union sacrée aujourd'hui ne se discute pas. Freud avait apporté la peste. Et Lacan, ce grand contaminé, en a réinventé le champ. Elle était un peu confinée ces temps-ci, mais elle va peut-être faire son retour après le Covid !

Nous avons vécu un moment de mobilisation. Il se poursuit dans la relation maintenue avec les patients de cabinet, dans nos actions institutionnelles au sein des différents centres de soin, centres d'accueil psychanalytique (CAP) de l'ACAP-CL compris. N'était-il pas essentiel de répondre, à la fois individuellement et collectivement ? Et pas seulement pour aider le champ social, pour soutenir le corps médical au front, pour gagner la guerre contre le virus. Aussi parce qu'une autre « guerre » latente est toujours dans le jeu.

Si les analystes peuvent donc doivent répondre, c'est qu'ils existent encore. Même si leur existence sociale est en question. Et de leur réponse aujourd'hui dépendra peut-être un renouvellement : du regard qu'on porte sur eux dans l'après, de ce qui en sera dit, et plus encore de leur place dans la société. Une guerre épidémique vient donc, peut-être, relancer les dés d'un autre combat. Pour la survie et la vie future de la psychanalyse. Dans ce combat permanent, lent et souterrain, l'analyste, s'il est impliqué dans ses cures et appliqué à penser le social où elles sont rendues possibles, ne peut qu'être mobilisé.

On sent l'enjeu pour le service public. Le pouvoir politique n'a de cesse de le répéter, en parallèle avec l'hypothèse d'un possible retour des nationalisations pour soutenir la vie économique. Or ce qui se joue sur le plan d'un service public « psy », où les CAP sont impliqués, montre un lien à l'autre qui diffère des relations calculables par la bureaucratie. Une autre fonction. Delion parle pour les « psys » de fonction « phorique ». Celle de porter la charge, d'alléger le poids. À ne pas confondre avec l'allégeance !

On pourrait parler plus largement de fonction éthique invocante. Par son intervention spécifique et sa non-réponse à la demande, l'analyste répond à un autre appel. Celui où pointe la vérité du sujet, lorsque les sujets ont des charges trop lourdes que le destin, eux-mêmes ou d'autres ont placées sur leurs épaules. Lacan nous renvoyait ainsi à Freud s'insurgeant contre les épaules chargées par d'autres, à la fin de « La direction de la cure » : « Qui a grondé comme cet homme de cabinet contre l'accaparement de la jouissance par ceux qui accumulent sur les épaules des autres les charges du besoin ² ? »

L'offre et la relation de parole humanisent, car la parole et ses effets ne se calculent pas (obscur au niveau de la relation cause-effet). On n'en dispose pas. Désir oblige. C'est pourquoi le nouage de la psychanalyse en intention, dans la cure, et de la psychanalyse en extension, dans le collectif, est si décisif. En particulier dans le moment que nous vivons. L'analyste est-il au cœur de la Cité car il se soucie du cœur de l'être de chacun et au moment même où il s'en soucie ? Après le moment florissant des années 1960 et 1970, il a été pas à pas marginalisé de la Cité, reconnaissons-le. Il y a un corps social et l'analyste, avec son discours, y représente autre chose que le rationnel déshumanisé. Il fait lien humain par la parole et le recueil de l'inédit.

Dans ce moment où s'éprouve le lien social, n'avons-nous pas le devoir, soutenu par le dénuement du désir, de continuer à faire entendre la voix du discours analytique ? Il sera bien temps, comme Lacan l'avait fait pour la psychiatrie anglaise au lendemain de la Seconde Guerre mondiale ³, de nous pencher sur la psychanalyse en temps d'épidémie massive, d'évaluer ce que nous y avons fait, comment nous avons travaillé avec les gadgets si souvent décriés, ce qui a changé avec cet épisode collectif. Mais le virus, s'il s'attaque à la vie, ne parle pas. Et il ne s'attaque pas à la voix. Faisons-la entendre et circuler ! À ce jeu, tous les moyens sont bons.

L'analyste en mode collectif

Avant que frappe l'épidémie, je me suis questionné presque une année, au sein d'un séminaire avec des collègues, pour savoir si on pouvait

s'autoriser à parler de « délire collectif », non pas seulement au sens psychiatrique du délire à deux, à plusieurs, dans un nid ou un petit groupe, mais pour une masse ou une société entière. Quelle idée saugrenue ! Imaginer un tout délirant... qui ne serait pas seulement le délire d'un sujet, voire de quelques-uns, dans un tout ou hors du tout justement ! « Tous délirants » serait déjà plus audible, puisqu'il s'agirait, dans ce cas, du délire généralisé, du « tous » incluant le un par un. Mais un tout délirant... Quel bel objet fantasmatique !

Aussi loin que je puisse remonter l'origine de ce fantasme, je me représente un enfant sidéré après avoir vu pour la première fois les images d'archives de la foule nazie et celles des camps de la mort, avec ces corps décharnés en masse. Ce même enfant vivait parfois des expériences collectives post-68, héritées de l'après-guerre. Devant cet effroi scopique, comment ne pas élaborer un tout fantasmatique ? Qu'il serait beau de guérir son nid, la société, l'univers entier ! Guérir le nid et le monde malade... Avec, éventuellement, l'envers agressif de cette *furor sanandi* : contaminer le nid et le monde ! Si on n'en conçoit pas un délire, cela peut au moins vous envoyer en analyse. Le résultat de l'opération analytique, si on s'extrait de cette position, peut être de s'occuper d'un autre désir : non sauver l'autre, mais faire l'offre de l'accompagner à l'occasion, s'il y a une ouverture, pour faire chuter le fantasme.

Les impasses de la psychanalyse appliquée au social, ses butées répétées dans l'histoire du mouvement psychanalytique montrent que le fantasme se traverse aussi dans un cheminement théorique. Il n'y a rien à faire... On peut emprunter les voies de Clérambault, de Freud, de Lacan, questionner l'analyse appliquée au groupe, comme l'a fait Lacan sur la psychiatrie anglaise pendant la guerre. On bute sur le même mur. Une protection vaccinnante contre le démon de l'analogie entre l'individuel et le collectif : la psychanalyse opère sur le sujet et son rapport au signifiant. L'analyste qui applique ses concepts aux masses est donc peu ou prou toujours éconduit et reconduit à la réponse propre du sujet au traumatisme du langage, au un par un.

On voit comment un épisode épidémique peut venir réchauffer la vieille marmite et le marmiton névrosé. Tous malades ? Comment le contester... Qu'à cela ne tienne : tous mobilisés pour sauver le monde ! La fonction phorique en mode phobique et la fonction d'allègement en mode allégeance... Double piège donc : répondre sans nuance à la demande du pouvoir dans l'urgence et relancer le programme fantasmatique. Devant ce double écueil, comment répondre ? Comment faire entendre sa voix, comment mener le combat de la psychanalyse ? Mais faut-il faire entendre cette

voix autrement que par le silence et avant de recueillir ce que les patients ont à dire une fois passée la vague collective ? Il me semble, si on suit Lacan dans son texte sur la psychiatrie anglaise pendant la guerre, qu'on peut donc doit répondre sans dénaturer son mode d'intervention.

L'analyste peut-il s'impliquer auprès du groupe comme il le fait dans une cure à deux ? On est, dans la cure, rappelons-le, un peu plus que deux... On y est plus de deux, mais y est-on en masse ? La cure est concevable comme une formation de masse d'un certain type. Pourquoi pas, si on s'accorde sur les mots. Freud, dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, s'autorise à le dire. Mais, on le sait, il n'y a pour nous que des formations de l'inconscient. Le groupe est donc plutôt une parade aux décompensations et à l'isolement dans le symptôme. Une fois le groupe défait, chacun retrouve sa position subjective.

Michel Bousseyroux en a fait, il y a peu, le rappel, avec son groupe de paranoïaques à 3 + 1 névrosé, qui fait tenir le groupe ⁴. La réponse propre du sujet à un phénomène collectif, à sa décomposition si celui ou ce qui fait tenir le groupe se barre, est toujours l'essentiel. N'est-ce pas cette réponse qui est recueillie par l'analyste dans l'après-coup ? Donc a-t-il à la recueillir dans l'urgence du phénomène collectif ?

L'analyste en mode « double appel »

L'originalité du confinement massif est que nous vivons un moment collectif où chacun est séparé, isolé du social, tout en étant pris dans le nid et relié au social à distance. Qu'on vive seul dans son nid ou qu'on soit collé aux autres du nid, chacun est renvoyé à sa solitude fondamentale. On tisse des liens à distance avec le social, comme jamais. L'adresse à l'analyste dans cette période est-elle de ce registre ? Est-ce que j'appelle mon analyste comme j'appelle les autres ? « Je te mets en attente, j'appelle mon analyste, je te reprends après. Rassure-toi, il fait des séances courtes, ça ne durera pas » !

Il me semble que chaque sujet peut élaborer et faire entendre son espace intime dans ce moment, alléger le poids de ses relations confinées aux autres, proches ou à distance. Si du poids est donné à un autre discours : « Bonjour monsieur l'analyste, vous allez bien ? C'est ça ! »

Que pourrait être un sujet qui, momentanément, ne serait plus que le collectif ? Et si la vérité du sujet n'était plus la sienne, mais celle du collectif... Une nouvelle aliénation en somme, non plus aux petits autres, qu'on croise sur son chemin, mais au tout.

Dans *Le Transfert*, Lacan fait du tout l'objet du fantasme qui soutient l'amour : faire tout, faire Un, c'est tout un ! Qu'il serait beau de disparaître

comme sujet dans le collectif ! Sur l'émoi de Mai 68, quelques mois après, Lacan laisse entendre, dans *D'un Autre à l'autre*, une musique névrotique. Qu'il serait beau que le poids de la vérité du sujet ne soit plus supporté que par le collectif ! Il s'agirait de réaliser cette vérité et d'obtenir, par le collectif, une jouissance qui, pour le sujet isolément, paraît insupportable : « Au poids que la vérité pèse sur nous à chaque instant de notre existence, quel bonheur bien sûr de n'avoir plus avec elle qu'un rapport collectif ⁵. »

L'exemple du nazisme fait entendre une autre musique : par une conclusion du rapport entre le sujet et sa vérité, charge nouvelle et totalitaire est donnée au groupe de remplacer le sujet. Le « sacrifice aux dieux obscurs » des *Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, « l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture ⁶ ».

Répondre présent dans ce temps, prendre sa part au service public, n'est-ce pas un devoir si on y contre l'illusion collective et le sacrifice aux dieux obscurs ? Lacan est très clair dans *D'un Autre à l'autre* : lorsque le collectif se défait, l'effet de déssillement renvoie chaque sujet à sa structure. Donc je me console, en me disant que, quoi qu'on fasse et qu'on dise, les folies comme les affaires de désir et d'amour courent toujours pendant la guerre contre l'épidémie Covid... et reprendront du galon après !

Mots-clés : voix, éthique, collectif, gadgets, fantasme.

1. ↑ P. Delion, « Le moment Tosquelles », texte à paraître, transmis de façon virale par un ami pédopsychiatre.

<https://le-point-de-capiton.net/index.php/26/03/2020/le-moment-tosquelles-de-pierre-delion/>

2. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 642.

3. ↑ J. Lacan, « La psychiatrie anglaise et la guerre » (paru en 1947 dans *l'Évolution psychiatrique*), dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 101-120.

4. ↑ M. Bousseyroux, « La tresse subjective. Paranoïa commune et *sinthome* névrotique », dans *Cahiers du Collège clinique psychanalytique de Paris, XX, Parole et violence*, 2019, p. 43-48.

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 42.

6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 247.